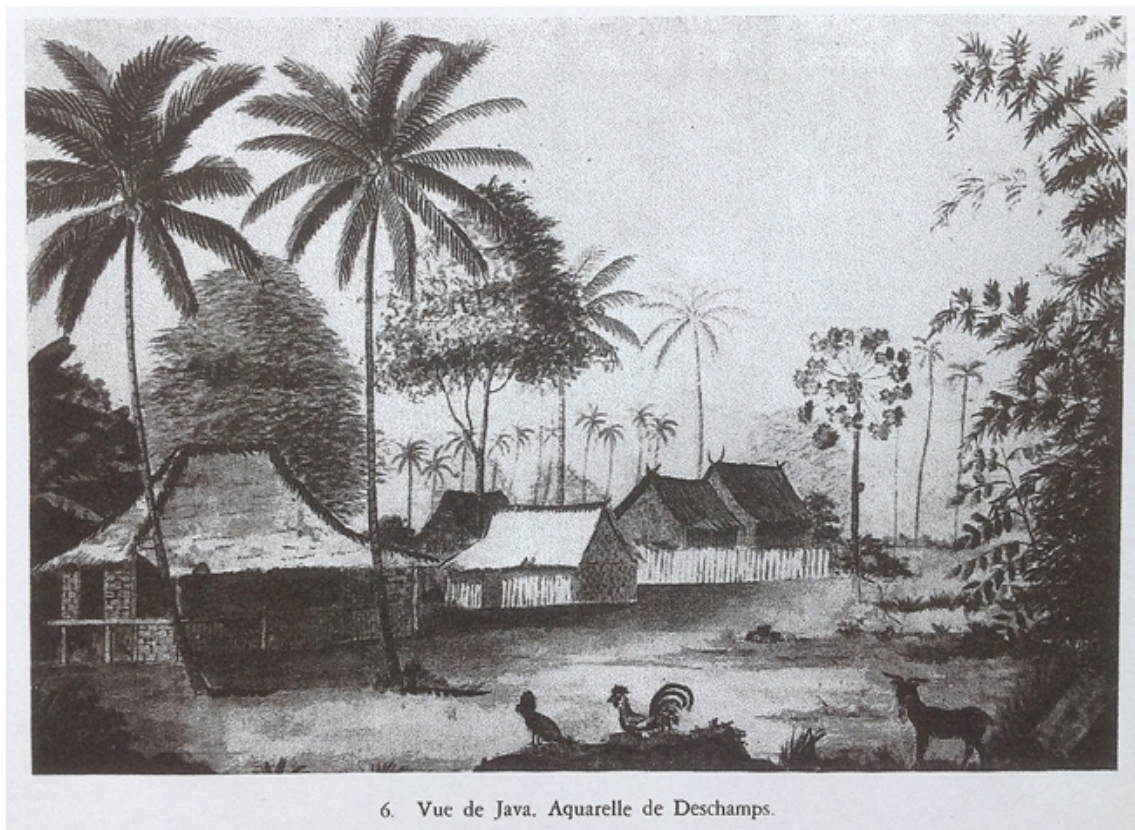


Les dossiers de

Pantun sayang

Amis Francophones
du Pantoun



6. Vue de Java. Aquarelle de Deschamps.

Mystères autour de la Fleur Deschamps

*Le botaniste Louis-Auguste Deschamps de Pas (1765-1842)
premier rapporteur français de pantoun*

par Georges Voisset
avec la collaboration de Cédric Landri

© Georges Voisset, 2020.

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

En couverture : « Vue de Java », aquarelle de L-A. Deschamps de Pas.

Cliché noir et blanc repris de : M. Hocquette, 1970 (cf. note 2).

Dossier établi avec l'appui de découvertes de Cédric Landri, Pantun Sayang.

*C'est surtout dans les grandes forêts
qu'on peut s'attendre à trouver
des choses neuves.*

L.-A. Deschamps de Pas

En 1807 parurent à Paris, dans un compendium de journaux de voyages ou extraits de journaux de voyages inédits, publié sous la direction du géographe Conrad Malte-Brun, deux extraits du journal du médecin et botaniste Louis-Auguste Deschamps de Pas. Le premier est intitulé *Notice sur le Pohon Upas ou Arbre à Poison. Extrait d'un voyage inédit dans l'intérieur de l'île de Java, par L.A. Deschamps, D.M.P., l'un des compagnons du Voyage du Général d'Entrecasteaux*. Le second, séparé du premier dans l'ordre des matières, s'intitule *Moeurs, amusemens et spectacles des Javanais, Extrait d'un voyage inédit dans l'intérieur de l'île de Java fait par L.A. Deschamps*.¹ Dans ce second extrait on trouve reproduits et traduits en français deux « *panton* » malais (pour respecter la graphie de l'auteur).

Avec cette trouvaille de *Pantun Sayang* on ne recule pas la date de la première apparition publiée d'un pantoun malais en français. Celle-ci continue d'être attribuée à Joseph-Pascal Parraud, traducteur de l'*History of Sumatra* de William Marsden (1783) en 1788. En revanche, nous avançons sensiblement la date du premier témoignage d'intérêt français pour le genre, même si cette publication de 1807 se situe fort peu de temps *avant* la publication de la fameuse *Grammaire malaise* du linguiste-numismate Marsden en 1811 (Cf. **Dossiers V-VI-VII** et **XIII** de *Pantun Sayang*). D'autant que le relevé lui-même remonte *au plus tard* à 1802, date à laquelle Deschamps quitte définitivement les Indes orientales. Les circonstances et conditions qui ont conduit jusqu'à cette publication sont empreintes d'un bout à l'autre de difficultés, de complications et de mystère. Compte tenu du tropisme que l'on sait du pantoun pour ce dernier (et on verra que même nos deux *panton* en sont la quintessence), je m'attarderai un peu plus que de raison sur ces circonstances confuses, obscures et contradictoires qui conduisirent à cette révélation de la *Fleur Pantoun*.

On trouvera en annexe l'intégralité de la première moitié de la notice concernant ces *amusements javanais*, l'autre moitié (p. 158-168) étant consacrée essentiellement aux combats de coqs et autres « jeux » avec le tigre (mises à mort de l'animal et des condamnés à mort). La lecture plus complète de

¹ *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire (...) publiées sous la direction de M. Malte-Brun*, Paris, Chez F. Buisson, 1807. Volumes I-III, p. 69-74 et 145-168.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k102702n/f150.image>

Deschamps permettra de mieux apprécier la valeur de témoignage du passage, et celle des pantouns proprement dits. Car Deschamps prend soin de distinguer ce qui est malais (au sens spécifique) au sein du contexte culturel profondément javanais (au sens spécifique) où il travaille, le tout raconté évidemment avec un regard qui est aussi doublement extérieur sur les *très secrètes* Indes orientales néerlandaises. « *On ne peut se flatter de bien connoître une nation qu'autant qu'on parle sa langue et que, par un long séjour dans son pays, on a eu l'occasion de l'observer dans toutes les situations de la vie. Faute d'avoir reconnu cet axiome etc...* ». Ainsi commence-t-il son rapport et outre l'utilité d'un tel rappel, il n'est peut-être pas sans faire quelques allusions, comme on va le voir.

En effet, ces pages seront également, au passage, une occasion de découvrir une personnalité que le mouvement de l'Histoire semble avoir très vite masquée, certes avec beaucoup de zones d'ombre, mais aussi avec sa charge d'émotions, joies et drames contenus. Comme le pantoun, peut-être... ?

Tragédies, rivalités et mystères botaniques : De l'*Artocarpus altilis* à la *Rafflesia*

Louis-Auguste Deschamps de Pas s'embarqua le 28 septembre 1791 à Brest comme chirurgien et botaniste sur *La Recherche*, le vaisseau des savants qui formait avec *L'Espérance* l'expédition de secours et scientifique réclamée par la Société d'Histoire Naturelle de Paris pour retrouver les traces de *La Boussole* et de *L'Astrolabe*, les deux vaisseaux de La Pérouse dont on était sans nouvelles depuis 1788. Mission sollicitée auprès de l'Assemblée Constituante et missionnée par Louis XVI devenu Roi des Français, sur décret de celle-ci. Cette expédition ambitieuse dirigée par le contre-amiral Antoine Bruny d'Entrecasteaux comprenait pas moins de 219 officiers et hommes d'équipage et un nombre important de savants ; mais elle fut préparée dans des conditions politiques et matérielles qui laissaient à désirer. Elle était lourdement équipée pour ses missions astronomiques, naturalistes et géographiques, mais insuffisamment préparée et ordonnée pour le soin prioritaire de l'équipage - pharmacopée, modalités d'avitaillement conjoint pour les deux vaisseaux. Ce qui fait qu'elle sera catastrophique sur le plan sanitaire et humain, fatale notamment à plusieurs savants et à trois chefs d'expédition ou de vaisseau - d'Entrecasteaux, Huon de Kermadec et d'Hermivy d'Auribeau - avant qu'Elizabeth-Edouard de Rossel ne ramène sous sa protection, début 1795, 21 caisses de documents scientifiques rescapés... dans les bureaux de l'Amirauté de Londres, où elles seront confisquées. Quant aux 89 rescapés humains, les derniers volontaires pour un retour en République réussirent à jeter l'ancre le 12

mars 1796 à l'île de Batz. Fin officielle d'un désastre. Mais pas pour tout le monde, dont Deschamps.

Malgré ces malheurs de tous genres, on doit à cette expédition nombre de découvertes. Pour ce qui est de Deschamps de Pas, suite aux multiples mésaventures dont je me contenterai de rappeler l'essentiel, le voyage aller prend fin à Java : il y servira comme botaniste au service des Hollandais pendant 9 ans, de la date d'arrivée de l'expédition à Surabaya en octobre 1793 jusqu'à son retour en 1802 à Saint-Omer, sa ville natale, laquelle il ne quittera plus en tant que médecin, botaniste et notable de la ville très actif. C'est là que se trouve aujourd'hui la quasi-totalité des manuscrits et documents relatifs à cette période de sa vie, restés pour la plupart inédits à l'exception de ceux que je mentionnerai dans ce dossier². Faut-il dater de bien avant 1802 la découverte du pantoun par Deschamps ? C'est fort probable : c'est souvent par là, dit-on, que commencent les initiations linguistiques, interculturelles... et autres. Toujours est-il que son relevé du pantoun, autant que par l'originalité relative de son contenu, acquiert une dimension historique fascinante du fait de la dramatique cascade d'aventures, de silences, de contradictions et pour tout dire de mystères dont les travaux de cette dizaine d'années d'exploration pionnière à Java, *pour la plupart perdus*, sont restés entourés.

J'insisterai un peu sur ces tribulations maritimes et naturalistes, quitte à folâtrer hors nos frontières, car elles me semblent intimement liées à la manière dont, généralement, le genre pantoun a été acclimaté en Europe, à la différence notable par exemple du contexte d'acclimatation des Fleurs japonaises. Archipel contre archipel, le premier me semble toujours plus intrinsèquement... « archipélique » que le second, au fil du temps... Car ces expéditions n'ont cessé de se succéder, chacune apportant sa petite nouveauté, sa petite aventure. Genre d'aventuriers, et non de poète de jardin japonais, celui-là. De vaisseau en vaisseau, d'épave remontée en épave remontée, nous suivrons donc un moment les sillages d'expéditions françaises aux résultats divers dans cette région du monde. Rappelons, avant les expéditions d'Entrecasteaux et de La Pérouse et le tour du monde de **Bougainville** (1766-1769), la tragédie de l'amiral **Charles-Henri comte d'Estaing**, revenu seul vivant d'une équipée décimée au Fort-Marlborough (brièvement Fort d'Estaing) à Bengkulu (le Bencoolen anglais) en 1760-1761 - « *les Chinoises et les Malaises y ayant autant contribué que le climat* », dit-on (Cf. **Dossier IX** de Pantun Sayang « *Le dernier gouverneur, le premier pantoun et la Belle sultane* »).

² Le seul document accessible consacré à Deschamps de Pas, auquel j'emprunterai, semble être par ailleurs celui de Maurice Hocquette : *Louis-Auguste-Deschamps, 1765-1842 : sa vie, son œuvre*. In : *Mémoires de la Société académique des antiquaires de la Morinie*, tome XXXIX. Saint-Omer : Hôtel de l'ancien bailliage, 1970.

Il faudra un jour étudier plus attentivement ces explorations et crédits botaniques ou français, grâce à la numérisation croissante des documents. En effet, après Deschamps ce sera encore un botaniste français (quoiqu'écrivant en allemand), **Chamisso**, qui fera éclore sur le sol européen, suite à sa participation à l'expédition russe d'Otto von Kotzebue (1815-1818) les premières Fleurs Pantouns acclimatées aux saisons européennes (Cf. **Dossier X**). Et auparavant, c'est **Jean-Baptiste Leschenault de La Tour** qui prit le relais immédiat de Deschamps, contraint par la maladie et les mêmes circonstances politiques de séjourner à Java de 1803 jusqu'à son retour en 1807. Il avait fait partie des neuf naturalistes de l'expédition commandée par **Nicolas Baudin** sur ordre du Premier Consul, et laissera, comme **La Billardière** dont on va parler maintenant, un lexique malais. A-t-il « pantouné », publiquement ou en cachette ?

La compétition pour s'approprier les produits de Dame Nature est source depuis les Temps modernes d'aventures extraordinaires d'hommes et de plantes, qui ont passionné les publics successifs, d'aventuriers hier, d'écologistes aujourd'hui. Pensons au corsaire Frézier qui ramena en 1714 la « fraise du Chili » ou à Robert Fortune, le « James Bond français du thé » durant les guerres de l'opium en Chine. Depuis les découvertes de James Cook dans le Pacifique, le souci de conjuguer découvertes, transplantations et commerce de nouvelles denrées alimentaires susceptibles de nourrir les colonies et futures terres à coloniser (chaque terre « découverte » étant immédiatement placée sous la souveraineté des « découvreurs ») bat son plein. Pas moins de trois autres savants à compétences botaniques, avec les botanistes **Jacques-Julien Houton de La Billardière** et Deschamps de Pas et le jardinier **Félix Delahaye**, seront recrutés : **Claude Antoine Gaspar Riche**, naturaliste, botaniste et dessinateur, **Louis Ventenat**, naturaliste, botaniste et aumônier et **Jean Blavier**, minéralogiste, naturaliste et botaniste (ce dernier quittera l'Expédition dès l'escale du Cap). Ce qui fait de ce domaine d'exploration, dépendant il est vrai des autres préoccupations scientifiques, le domaine le plus « couvert » de l'expédition.

Ce qui préoccupait en priorité le gouvernement dans ce domaine, c'était l'arbre à pain, *Artocarpus altilis*, dont on espérait nourrir à peu de frais les esclaves des colonies américaines. On connaît bien à ce propos la fameuse expédition britannique du capitaine **William Bligh**, qui se terminera par la mutinerie de la *Bounty* en avril 1789. (L'indomptable Capitaine Bligh, acquitté en mars 1790 pour la perte de son vaisseau, repartira derechef en 1792, avec une mission, cette fois-ci couronnée de succès). L'une des missions principales de La Billardière et de Delahaye était la même : ramener des plants à l'île Bourbon. Elle était si importante qu'après tous les désastres subis, La Billardière conclut son imposant récit de voyage, qui deviendra célèbre, sur cet exploit : « *Les arbres à pain que j'avais confié (sic) au jardinier Lahaye ont été transportés à*

l'Ile-de-France avec d'autres que ce jardinier cultivait ; quelques-uns ont été envoyés à Cayenne et d'autres déposés à Paris dans les serres du Jardin des Plantes. FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.»³

Mais revenons à Deschamps et à l'une de ces productions merveilleusement exotiques qui inspirèrent les cerveaux imaginatifs des temps romantiques, l'*Antiaris toxicaria* ou *pohon upas* (en malais « arbre à poison »). Deschamps s'attache dans sa *Notice sur le Pohon Upas ou Arbre à poison* à ridiculiser cet imaginaire en train de se fixer autour d'une substance tout simplement utilisée par les chasseurs de l'Archipel comme le curare l'est en Amazonie. Pour autant, on ne détruit pas l'errance idéologique des imaginaires à coup de vérités prouvées. Bien avant le besoin de « fake news », le voyageur de Balzac, qui n'avait point il est vrai « eu la prétention de rechercher la nature des terrains, ni de rapporter une flora javanica », en est une merveilleuse illustration délirante et amusée de 1832 :

« Je ne fus pas longtemps à Java sans entendre parler de la merveille du pays, de l'upas, le seul arbre de cette espèce qui existe sur le globe, et dont les terribles produits jouent un si grand rôle dans les moeurs javanaises. L'upas est, selon les traditions de l'île, un arbre planté au coeur d'un volcan éteint, où, par un caprice de la nature, il pompe les substances épouvantablement délétères dont il exhale les miasmes, et qu'il distille incessamment. La Tofana, la Brinvilliers, la chimie, enfin le génie humain dans toutes les pompes de sa malfaisance, est surpassé, là, par le hasard, par un arbre, par une seule de ses feuilles. (...) Je ne me souviens pas d'avoir aperçu par la pensée, soit dans les charniers de la Bible, soit dans les scènes les plus fantastiques de notre littérature cadavéreuse, un spectacle aussi épouvantablement majestueux. Figurez-vous une plaine d'ossements blanchis (...)»⁴.

La lecture de Deschamps suffit également à rendre également raison des quelques autres affabulations javanaises tenaces qui vont incarner l'imaginaire de l'Archipel malais durant tout le XIX^e siècle : pirates et kriss, bayadères et...

³ Cf. Jacques-Julien Houton de [La Billardièrre](#), *Relation du voyage à la Recherche de la Pérouse par ordre de l'Assemblée constituante, par le Citoyen La Billardièrre, en 2 tomes et un atlas*, Paris : Jansen, An VIII (1800), tome 2, p. 332. Ce récit sera traduit en anglais dès 1802 et souvent réédité en cette langue. *An Account of a Voyage in Search of La Perouse: Undertaken by Order of the Constituent Assembly of France, and Performed in the Years 1791, 1792, and 1793* (Réed. Oxford U. Press 2014). Citations d'après : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1060560t.image>

⁴ *Voyage de Paris à Java*, in : *Revue de Paris*, 4^e année : tome 8, Bruxelles : chez Louis Hauman & Cie, 1833, pp. 238-272. Réed. Les Editions du Pacifique, Paris.

pantoums⁵. Il n'y manque guère – pour en rester à la sélection de Malte-Brun – que l'amok.



⁵ Pour des bayadères pantounant non loin des *upas*, voir du côté de Nerval, dans mon *Histoire du genre pantoun*, Paris, L'Harmattan, 1997. Pour des *baidara* (bayadères) javanaises non pantounantes, on pourra s'en remettre encore au même Balzac, qui réussit à les faire censurer lors de l'édition de ce *Voyage : Là, le génie de la femelle s'est développé plus largement qu'en aucun lieu du globe. La femme y est d'une souplesse innée. Elle possède les mouvements annulaires des plus gracieux reptiles ; elle se plie, se replie, se tapit, se roule, se déroule et se dresse avec la merveilleuse aptitude des lianes ou des convulvulus. Elle saisit l'amour avec toute l'ardeur chimique qui précipite deux substances dont l'une doit dépouiller l'autre de sa couleur et de sa force. Le corps d'une Javanaise semble doué de fluidité ; puis il y a de ces torsions rapides que nous admirons chez les bêtes fauves, quand elles se lèvent et partent, surprises au milieu de la feuillée où elles étaient couchées. Ces femelles jaillissent, elles pétillent, elles éclatent et, comme la mer apaisée réfléchit le ciel, elles reflètent leur bonheur sur leurs figures rosées par la fatigue passagère de leurs yeux passionnés* ». Je remercie Jean-Claude Trutt pour ce rappel.

Les mystères du Dr Deschamps : de la Rafflesia au panton (1793-1802)

Mais il est un tout autre « exploit » botanique qui aurait pu, à lui seul, asseoir à Louis-Auguste Deschamps de Pas une réputation botanique qu'il n'a pas eue. Il s'agit de sa découverte probable en 1797, sur la péninsule de Kambangan, sur la côte sud de Java, de la *Rafflesia*. Il s'agit de multiples espèces de fleurs géantes dites *Rafflesiaceae* qui prendront leurs noms à partir de la *Rafflesia arnoldi*, le genre particulier découvert par **Stamford Raffles** et le botaniste **Joseph Arnold**, au cours d'une expédition botanique autour de Bencoolen, au sud de Sumatra, et à la description qu'ils en feront en mai 1818⁶. La première description scientifique en sera faite par Robert Brown en 1821, d'où le nom complet de cette fleur la plus grande du monde. Les *Rafflesia* n'ont cessé, depuis, d'émerveiller et de passionner. Par « découverte » il faut évidemment entendre « première rencontre occidentale » puisque cette fleur, quoique très rare, n'était pas inconnue des autochtones. Parmi ses noms locaux, citons *Patma Raksasa* à Java (Fleur de Démon), *Bunga Pakma* (Fleur « Fleur ») en Malaisie (les deux termes provenant du sanskrit *Padma*). Dans son rapport à la duchesse de Somerset du 11 juillet 1818, Raffles lui donne son nom sumatranais local de *Petimun Sikinlili* (Boîte à bétel du Diable) tandis que son épouse et mémorialiste Lady Sophia, qui participait à cette escalade, opte dans son *Mémoire* sur la carrière de son époux pour celui de *Krabut* (*Kerabut*).

Quant au genre javanais de *Rafflesia* qu'aurait rencontré Deschamps dans l'île marécageuse de Kambangan (Le Rocher Fleuri), il s'agit de la *Rafflesia patma*, dont on nous dit qu'elle sera « découverte » dans la foulée de la précédente, en 1825 par le botaniste germano-néerlandais **Carl-Ludwig Blume**, qui sera Conservateur en chef du Jardin botanique royal de Buitenzorg, fondé en 1817, de 1822 à 1824. D'où son nom botanique de *Rafflesia patma Blume*. On ne dispose malheureusement d'aucun document qui attesterait, avec cette découverte de Deschamps de Pas, d'une préséance française, tant du côté anglais que de celui-ci. Nombreux seront ceux, notamment suisses, qui partis sur les traces du Rocher Fleuri, auraient peut-être suivi une trace franco-néerlandaise pionnière sans le savoir⁷.

⁶ C'est l'une des aventures botaniques les plus connues dans ses grandes lignes. Cf. Katia Astafieff, *L'aventure extraordinaire des plantes voyageuses*, Dunod, 2018. Chap. 9 « Récit de la trouvaille de la plus grosse fleur du monde ». Du point de vue du panton, on pourra la relier aux expéditions contemporaines de Raffles et du botaniste William Jack autour de Bencoolen, d'où ils ramenèrent à leur tour une précieuse collecte de pantouns. Plus botanique : Meijer, Willem, « Rafflesia, la plus grande fleur du monde menacée d'extinction », *La Terre et la Vie*, 36, 1982, pp. 297-303
http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/55096/LATERREETLAVIE_1982_36_2_297.pdf?sequence=1

red colour, and is covered with a great number

sh-

itre

cup-

t is

uld

l a

tals

nes

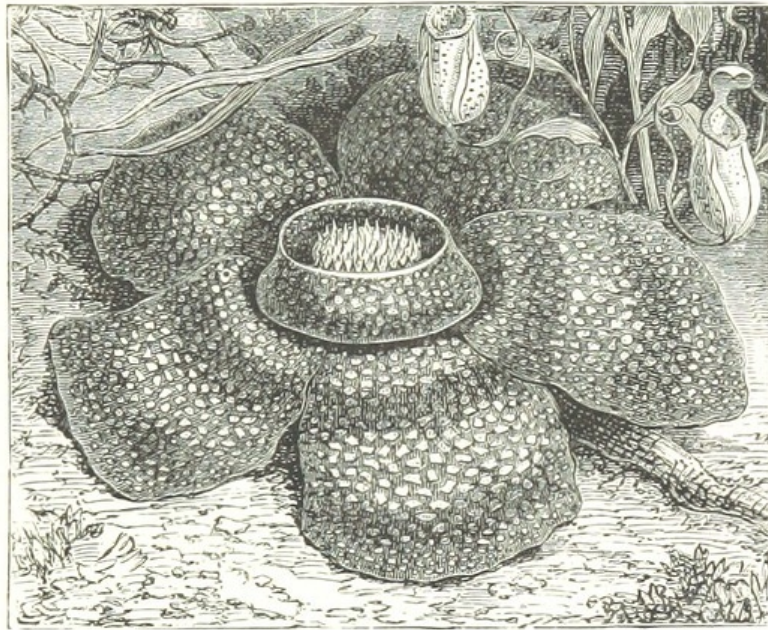
nch

role

ids.

one

for



RAFFLESIA ARNOLDI.

*

A défaut de « *Deschampsia* » hypothétique, c'est donc notre *Fleur Pantoun* qui fait figure incontestable de trouvaille pionnière, du moins pour le moment. (Quant à la *Deschampsia*, l'hommage de cette désignation sera attribué à un autre genre de plantes européennes en 1812 par Palisot de Beauvois). La Billardière, lui aussi, s'arrête un instant dans son récit de voyage sur ce moment exotique obligé des aventuriers dans l'Archipel que représente une soirée de danses. C'est dans le chapitre javanais et conclusif de son récit de voyage. Mais il ne s'agit pas même d'une brève récréation « pantounique » au milieu de ses malheurs – ou plutôt, d'un raffinement de cruauté :

« *Le sergent hollandais qui nous accompagnait était passionné pour la musique des Javans. Dès les premiers jours de notre arrivée à Poron il avait fait venir une chanteuse dont la voix aigre était accompagnée par deux musiciens ; l'un jouait tous les soirs d'une sorte de tympanon et l'autre d'une espèce de mandoline. Tandis que nous travaillions à la description et à la préparation de nos collections, il nous fallait entendre pendant plusieurs heures cette musique discordante, qui pourtant ne manquait jamais d'attirer un grand concours de naturels. Tous les airs furent chantés en javan. Ils roulaient ordinairement sur des sujets d'amour, comme nous l'expliqua notre sergent qui entendait parfaitement le langage de ces peuples. Il nous dit que ces mêmes airs avaient*

⁷ Par exemple le Suisse Hochreutiner, B.-P.-G. « A la recherche du « *Rafflesia Patma* », la fleur géante de Java », in : *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 57, 1918, pp. 28-36. https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1918_num_57_1_5441

été improvisés selon l'usage des chanteuses de Java. Celle-ci accompagnait sa voix de divers gestes analogues au sujet, et surtout de mouvements des doigts très difficiles à exécuter et qui lui attirèrent l'applaudissement des insulaires. S'il faut en croire la renommée, ces chanteuses ne se piquent pas d'avoir des mœurs très sévères »⁸.

A quelles circonstances devons-nous que Deschamps resta à Batavia ? Les mystères commencent. En juillet 1793, suite au décès d'Entrecasteaux rongé comme son équipage par le scorbut, l'expédition se retrouva aux portes de Java entre les mains de son lieutenant **Alexandre d'Hesmivy d'Auribeau**, un royaliste convaincu (le capitaine de *L'Espérance* Jean-Michel Huon de Kermadec, qui faisait office de second, ayant lui-même succombé précédemment). Outre le ravage des maladies les dissensions en étaient venues à mettre en péril l'entreprise : d'abord entre équipage et savants face aux traitements de plus en plus inégaux ; ensuite entre savants, républicains pour la plupart et officiers royalistes ; enfin entre savants, puisque l'on croit comprendre que Deschamps était également royaliste, avivant des haines partisans féroces en plus des rivalités professionnelles. Lorsque d'Auribeau demanda à s'avitailier et mouiller à Surabaya en octobre 1793, les Provinces-Unies étaient entrées en guerre contre la République française dans le cadre de la première coalition. Les droits furent cependant accordés, les marins malades soignés à terre, mais sept des savants de l'expédition, aux idées révolutionnaires affichées furent également débarqués (à la demande de d'Auribeau ?) et envoyés comme prisonniers à Semarang, siège du gouvernorat régional de Java. Ce qui incluait en particulier les deux grands militants de la cause révolutionnaire, La Billardière sur *La Recherche* et Riche sur *L'Espérance*, mais non Deschamps, que La Billardière accusera de « trahison » préméditée en collusion avec les officiers royalistes de l'expédition⁹. Ce qui apparaît comme l'effet d'un emportement partisan avivé par la violence des circonstances¹⁰.

⁸ *Op. cit.* t. II p. 317-18

⁹ « Aussi nous fûmes livrés aux Hollandais comme prisonniers de guerre au nombre de sept... Dauribeau m'avait dépouillé de toutes mes collections... Il nous fallut donc recourir au gouverneur pour lui faire sentir, s'il était possible, toute la dureté de pareils procédés à l'égard d'hommes qui, à leur retour d'un long et pénible voyage entrepris pour le progrès des sciences et des arts, croyaient mériter une autre réception chez un peuple civilisé... » *Ibid.* p. 320.

¹⁰ « Quant à Deschamps (...) La Billardière l'accuse d'avoir trié toutes ses propres collections et d'avoir vendu tous les doubles à Java. Ce n'est probablement pas exact (...) L'aspect le plus extraordinaire du caractère de La Billardière fut son indépendance absolue pendant toute sa vie et par-dessus tout la fermeté de ses idées allant jusqu'à l'entêtement. En cela il fut un pur Normand », in : Chevalier, Auguste, « Un grand voyageur naturaliste normand : J.-J. La Billardière (1755-1834) » in : *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 1953, p. 97-124 (https://www.persee.fr/doc/jatba_0370-5412_1953_num_33_365_6573)

Après cette halte de secours et d'internement à Semarang, les deux vaisseaux furent transférés en décembre à Batavia. C'est là que d'Auribeau, apprenant que Louis XVI avait été guillotiné en janvier de la même année et que le régime de la Terreur s'était installé, choisit d'arborer drapeau blanc et de remettre l'expédition aux mains des Hollandais. La Billardière dénoncera le fait comme une forfaiture préméditée. Mais rien n'est moins sûr : on lit également qu'il le fit contre l'engagement des Hollandais que ceux des malheureux survivants qui le souhaitaient soient reconduits en terre française, ainsi que les documents et produits collectés de l'expédition que j'ai mentionnés plus haut. Deschamps écrit de son côté, dans le Journal publié par Maurice Hocquette : « *La quantité de monde que nous avons perdu, et une partie de ce qui restait s'étant mutinée, nous avons été obligés de laisser nos bâtimens entre les mains des Hollandois, qui se chargèrent d'en tenir compte à l'Etat* » (*Journal de mon voyage sur « La recherche », op. cit. p. 51*). En tout cas, d'Auribeau n'aura pas eu à s'inquiéter longtemps d'une éventuelle Cour martiale, comme ce fut le cas pour William Bligh à Londres, s'il avait jamais choisi de revenir en France, ni d'une prochaine Restauration, puisqu'il mourut des fièvres quelques semaines plus tard, en même temps que Louis Ventenat. Il laissait au Chevalier Elizabeth-Edouard de Rossel, troisième et dernier chef d'une expédition maritime qui n'avait plus de navire, le soin de veiller sur les survivants et sur les documents que les Hollandais avaient promis de convoier à bon port. Ce qu'ils entreprirent comme on l'a dit plus haut en envoyant ces derniers sur le *Hooghly*. Mais l'aventure n'était pas encore terminée. Les Hollandais ayant entre-temps fondé la nouvelle République Batave, ils devenaient des ennemis d'Albion, le *Hooghly* fut arraisonné en juin 1795 au large de Sainte-Hélène. Et voici nos précieux documents transformés en prise de guerre. Direction le British Museum, notamment, d'où la Couronne se fera tirer très fort l'oreille avant de rendre les travaux saisis. Certaines sources disent que les 21 caisses en question arrivèrent à Paris, sur interventions de Jussieu et du botaniste Joseph Banks dont La Billardière avait été élève, en août 1796. « *Elles renfermaient les notes, le journal, les dessins de Houton de La Billardière* », écrit Maurice Hocquette d'après les manuscrits de Deschamps (p. 53). D'autres sources rapportent qu'au moins une autre partie de ces travaux, comme les herbiers et les collections de Delahaye, ne seront restituées à la France que sous la Restauration, ou en 1867, ou ne seront jamais rendues. Nouveau mystère. Mais ceci, heureusement, ne relève pas de notre mission.

Le contexte dramatique de ces multiples conflits, que j'imagine volontiers plus haineux encore que tous les autres entre un La Billardière écrasant de certitudes et un jeune Deschamps de Pas plein de fougue, mais à peine sorti des bancs de l'Université, provincial et en porte à faux avec ses pairs, explique probablement la décision de « quitter le navire ». Deschamps écrit sur toute cette période, à peine une page de son *Journal* : « *Je partis de Sourabaya avec le reste de notre expédition pour me rendre à Semarang, où je retrouvais le*

Gouverneur Van Overstraten qui me réitéra les offres qu'il m'avoit déjà fait faire par notre commandant de rester dans le pays pour y faire des recherches ; qu'il me fourniroit toutes les commodités possibles pour pénétrer partout ; avantage que personne n'avait eu et que je me proposai de tourner à l'avantage de la science » (p. 51). Que cette offre permit à Deschamps d'herboriser avec toute l'aide nécessaire à des expéditions pionnières dans l'intérieur d'une île encore très mal connue, la liste impressionnante des expéditions qu'il y a menées le confirme, et indique qu'il prit sa mission très au sérieux¹¹. Un nouveau mystère apparaît dès lors : celui de la disparition de travaux de reconnaissance d'une telle ampleur et d'une telle importance, étalés sur une dizaine d'année. Disparus à Londres... Ou jamais partis des Indes ?...

*

En mars 1802 le Premier Consul décrétait l'amnistie pour les émigrés et le mois suivant la Paix d'Amiens était signée entre l'Angleterre d'un côté, la France, l'Espagne et les Pays-Bas de l'autre. Est-ce qui décida Deschamps à rentrer ? Une chose est sûre : il prit trop de temps pour profiter de la trêve. Le temps qu'il atteigne les eaux européennes, la Paix d'Amiens avait été rompue, et Deschamps est débarqué à l'Amirauté de Londres, ainsi que ses documents *a priori*. On lit, selon les sources, tantôt que sa documentation lui sera rendue – à des dates allant jusqu'à 1861 – tantôt que celle-ci devrait toujours se trouver au British Museum... mais y serait introuvable, peut-on lire. Curieusement, le *Journal* publié par Hocquette se termine en 1796 et non pas avec une mention concernant le devenir de ses propres documents (Deschamps mourut quarante ans plus tard !) mais de celui des fameuses 21 caisses et une marque de confiance envers Albion : « *Mais comme les sciences n'ont point de patrie particulière, je me flatte qu'après avoir accueilli ces débris de notre expédition, ils les renverront à leurs maîtres légitimes. Amen* » (p.51). Pourtant, si le voyage de retour se passa exactement de la même façon pour lui que pour La Billardière, le résultat est différent (je cite Hocquette) : « *Deschamps rentra en France en 1802. Le navire qui le ramenait dans sa patrie fut, dans la Manche, arraisonné et capturé par les Anglais. Si Deschamps put regagner la France, toutes ses collections d'histoire naturelle et ses documents furent pris et transportés en Angleterre. C'était une bonne prise. Ils ne furent jamais rendus, ni à leur propriétaire qui avait beaucoup d'illusions sur la collaboration scientifique internationale et désintéressée, ni à la France. Sans doute ne fallait-il pas, à ce moment-là, embarrasser La Billardière (édition française de sa Relation en 1799, édition anglaise en 1802) et le mettre en mauvaise posture* » (p. 61). L'argument est plausible, à court terme, vu la carrière qui sera celle de La Billardière et la haine qui les séparait. Mais plus tard ?... Nous voici passés de l'art du pantoun aux romans d'espionnage scientifique façon flibuste...

¹¹ Réf. <http://www.nationaalherbarium.nl/FMCollectors/D/DeschampsLA.htm>

Qu'est-il advenu d'édifiant, concernant nos divers protagonistes, pour terminer sur ces destins et ces circonstances incroyables auxquelles nous devons (pour l'instant) notre premier pantoun original en français ? Le citoyen militant la Billardière, rentré en 1796, fera une brillante carrière académique. Le fidèle citoyen Félix Delahaye, resté à Java jusqu'en 1797, deviendra Félix de La Haye, jardinier ennobli de l'impératrice Joséphine à la Malmaison. Quant au citoyen farouche et ami indéfectible ami républicain de La Billardière, Claude Riche, il était le premier à rentrer dans sa chère République, en 1794, après avoir été dépouillé de sa documentation. Mais ce fut pour découvrir que sa femme et toute sa famille y avaient été guillotins. Sous le coup d'une telle fatalité, il retourna à Java en 1797 pour tenter de retrouver ses documents (lesquels auraient dû partir dans les 21 caisses ?) mais il ne rencontrera à son retour à Batavia que la mort à laquelle il avait échappé en France par son absence, à l'âge de 37 ans. Destins « balzaciens » d'hommes et de leurs fleurs...

Pour ce qui est de Deschamps, enfin, on ne peut que tenter d'imaginer un portrait à partir, d'une part, de ce qui est accessible, d'autre part, de l'intérêt interculturel que les rares publications signées de lui peuvent montrer. La consultation des archives inédites en diraient-elles davantage sur un épisode de sa vie qui semble avoir été aussi riche que difficile ? Se démarquant de La Billardière, savant républicain, rationaliste, qui fera une grande carrière de botaniste attaché à résoudre les questions les plus ardues de sa science, et son cadet de dix ans, le chirurgien de métier Deschamps, conservateur, de petite noblesse provinciale qui a beaucoup contribué en termes culturels à valoriser sa région, offre une image de tout jeune homme enthousiaste pris dans une tourmente qui le dépassait de tous bords. Image également « passéiste », certains spécialistes semblent dire « dépassée » en ce qui concerne la botanique *per se*, mais aussi, à l'inverse, image actuelle dans la mesure où elle collerait mieux, aujourd'hui, à l'étiquette de pionnier de l'*écologie*, approche globale, qu'à celle de « scientifique pur et dur » qui émerge en son temps. Botaniste, Deschamps voit aussi le monde en médecin, en nutritionniste, bref, il saisit l'homme aussi, dans la Nature.

Héritier de concepts philosophiques pré-romantiques et peut-être rousseauistes comme ceux de Bernardin de Saint-Pierre, pragmatique plus que théoricien, il se montre moraliste « à l'ancienne », mais aussi aquarelliste, il a su apprendre – et écouter – ses environnements culturels, si complexes. Quand il s'appuie sur les classifications de Linné, c'est moins la taxinomie pure qui le mobilise, que l'émerveillement du Divers, notamment dans la grande forêt : « *J'ai rangé suivant le système sexuel de Linné sans chercher à décider si c'est celui qui approche le plus de la marche de la nature* ». « *Et à côté du nom latin, il a porté le nom malais ou javanais, il a indiqué les vertus médicinales et l'usage dans les arts* » commente Hocquette (*Op. cit.* p. 57), qui donne de

nombreuses précisions sur le souci de précision, d'utilité et de modestie, qui anime les pages où Deschamps se confie.

Si le personnage de Deschamps et son travail botanique nous reste donc peu éclairé, au moins pouvons-nous en déduire suffisamment de grands traits pour mieux aborder ce qui va suivre, et lui donner toute sa valeur, même modeste comme le fut apparemment la personne.

Les mystères de la Fleur Pantoun : Deschamps de Pas et les pluies intenses de l'amont

Les pluies d'amont, c'est cet (**h**)ulu, cet amont des rivières, en forêt dense, que Deschamps a parcouru et que – souvenons-nous – le pantoun adore, à l'instar de son inverse le **hilir**, l'aval côtier qui ouvre vers le monde,

*Si tu remontes loin dans l'intérieur,
ramène-moi une fleur de frangipanier
(Cf. Les Centuries Pantoun, n° 37 « Du Frangipanier »)*

De son long séjour Deschamps n'a pas ramené à la différence de La Billardière ou de Leschenauld de la Tour, de lexique malais, mais un petit résumé circonstancié, et indiscutablement vécu, des « *mœurs, amusements et spectacles* » du peuple qu'il côtoya au cours de ses expéditions au cœur de l'univers naturel et culturel javanais. Avant d'en venir à ses deux pantouns malais per se, son approche dans cette Notice mérite quelques commentaires. Si Deschamps côtoie la civilisation javanaise dans ses expéditions en zone reculée, en revanche il vit dans un contexte où le malais est la langue généralement parlée, que ce soit comme langue culturelle « native », à Batavia, ou comme langue d'échange véhiculaire. Si le sergent accompagnateur de La Billardière est un « vieux routard » de la colonie parlant la langue maternelle du pays, Deschamps n'a sans doute pas d'accès à la langue javanaise, autrement que via le malais. Ceci explique pourquoi, bien qu'il distingue théoriquement les deux univers, le passage qui commence (p. 150) par « *Ils ne connaissent que deux sortes de poèmes... tcherita (**cerita**)... et panton (**pantun**)* » réfère à la poétique de la langue malaise (*cerita* et *pantun* sont deux termes génériques malais, qui ont d'autres équivalents locaux), alors qu'il est placé dans le contexte de poètes javanais.

A l'évidence, sous la plume de Deschamps qui fait ici office de véritable *pionnier poéticien*, le terme de **cerita** ne désigne pas spécifiquement l'un ou même l'ensemble des nombreux genres narratifs malais, mais *le mode narratif, y compris dramatisé, en général*. D'où son assimilation aux arts de la scène

(*pangon*, malais *panggung*), comme pour la « grande comédie » ou les *wayan coulet* (*wayang kulit*), désignés alors comme « pantomimes », le point commun étant que dans ces poétiques de l'Archipel l'action demeure de l'ordre du récit dit, chanté, le *lakon* ou histoire qui accompagne le jeu des danseurs ou figures muettes. Deschamps nous raconte un de ces *lakon* (p. 152-154).



On est évidemment ici à l'opposé des fondements de la poétique occidentale où, depuis Platon via Aristote, la grande distinction des genres s'opère entre narration (épopée, les personnages n'ont pas la parole) et drame (« théâtre », les personnages parlent pour eux-mêmes). Il est d'autant plus normal que Deschamps suive en cela Aristote que ce même Aristote, plaquant sur les arts de la parole ou « Poésie » sa classification du monde naturel, est aussi bien le maître des botanistes que des poètes en matière de classification de « genres »).

En quelques pages, Deschamps circonscrit donc fort bien l'essentiel de l'horizon culturel javanais. On notera en particulier, ensuite, le clivage fondamental entre le registre « haut », noble, avec ses performances princières, sacrées et privées, comme les danses de Cour de Solo avec leurs *bedoio* (jav. *bedhaya*, « bayadères »). On arrive ainsi à ce troisième mode d'expression que

nous appelons lyrique dans les poétiques occidentales, mais que Deschamps présente donc non sans justifications comme le mode alternatif au récit : « *L'autre genre de poésie comprend les chansons ou **panton** : ce sont de petits poèmes composés avec plus de goût ; on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses. En voici des exemples :*

Aer di rawa
Tauron di kali
Kaïra tchinta
Dari mata
Touron di ati

«*L'amour passe des yeux au cœur comme l'eau des fontaines coule dans les rivières*».

*

Darimana datan nia banïer
Kalo tida oudian di olo
Darimana datan nia tchinta
Kalo tra canal dolo

«*L'amour qui naît le premier jour qu'on se voit est comme les torrens qui se précipitent des montagnes sans qu'il y ait plu*».

Je tente des restitutions partielles avec traduction littérale, du fait d'une incertitude sur ce « *Kaïra* » (une coquille ?). J'ai postulé pour *kalau* (si c'est le cas de-), faute d'option alternative évidente. N'oublions pas que nous sommes dans une chaîne d'oralité !

*Air di sawah / rawa
Turun di kali
(Kalau ?) cinta
Dari mata
Turun di hati*

L'eau de la rizière / des marécages
Descend dans la rivière
(Quant à?) l'amour
Il descend dans le cœur
*Dari mana datangnya banjir
Kalau tidak hujan di ulu?
Dari mana datangnya cinta
Kalau (ta'*) kenal dulu**

*Formes familières de *Kalau tidak kenal dahulu*

D'où proviennent les inondations
S'il ne pleut pas dans l'intérieur?
D'où provient l'amour
Si on ne se connaît pas auparavant?

Compte tenu de ce que j'ai dit précédemment, on doit prendre d'abord le terme de *panton* chez Deschamps dans son extension la plus large, poésie lyrique (ou gnomique). Cependant, les deux poèmes qui servent d'exemple illustrent le genre malais. Ils sont tout simplement des versions du fameux poème des sangsues, exprimés en malais familier, donc sans doute relevés en situation réelle d'oralité. Deschamps note justement que le pantoun est d'abord une comparaison et non une structure formelle, dont son premier exemple rendrait d'ailleurs mal compte. De même, le second pantoun ne rime pas correctement, ce qui corrobore une seconde hypothèse d'un relevé fait auprès de locuteurs dont le malais ne serait pas la langue de culture. Une situation qui diffère des premiers exemples européens, en général recueillis à Sumatra ou sur la péninsule malaise.

Le premier quintil n'est qu'un squelette mal désossé du pantoun de la sangsue, que voici dans sa version standard :

Dari mana datangnya lintah
dari sawah turun ke kali
Dari mana datangnya cinta
dari mata turun ke hati
(Voir *Les Centuries Pantoun* n° 86)

Le second pantoun provient de la même matrice, il est complet et il est intéressant, dans ses détails, à plusieurs titres. Le fait que les vers 1 et 3 ne riment pas est une entorse qui nous semble insignifiante (le h est aspiré en malais standard), mais qu'un locuteur malais praticien du genre ne fera pas. Au minimum, les pantouns authentiquement malais sont-ils assonancés sur une couple de rimes. Toutefois, à l'inverse, cette licence peut être lue comme une « faute créative » de transmission, un parfait exemple de « créativité pantounique ». Et pourquoi pas la manifestation d'une interférence poétique javanaise, puisque parmi les multiples formes fixes javanaises autour du quatrain malais, il en est qui ne connaissent la rime, justement, qu'aux hémistiches 2 et 4 (et justement certaines formes de **wangsalan**) ? Mystères...

Toujours est-il que la mention du *banjir* (inondation) non seulement renouvelle l'image du modèle, mais en modifie et élargit le ou les messages. Au parallélisme de la simple « descente » sangsue / amour, se substitue un nouveau *mystère* (un de plus !) : l'amour *at first sight* (l'image en anglais colle mieux à ce pantoun que le *coup de foudre* français) est comme une inondation qui serait

sans pluies préalables annonciatrices. C'est très joliment dire qu'il est *non seulement brutal, mais également incompréhensible*. Cupidon navigue les yeux bandés. Un dernier intérêt de cette très belle image retenue par Deschamps de Pas est qu'elle confirme que le pantoun, et celui-ci notamment, est le premier sésame de la communication interculturelle, au sein de la diversité de l'Archipel. Et celui de la sangsue semble avoir joué particulièrement cette fonction auprès des « Blancs » – jusqu'à mon propre intérêt au début des années 1970 à Singapour ! **Herman Neubronner van der Tuuk** (1824-1894), linguiste et philologue néerlandais né à Malacca, a remarqué que ce très beau pantoun de facture malaise parfaite était sans doute issu cependant de Batavia, car en malais standard le h final se prononce, et donc *lintah* ne rimerait pas avec *cinta*, alors qu'il est muet dans le parler de Batavia. On sait que le débat continue de faire rage jusqu'à l'UNESCO et en 2019 pour la « propriété » du pantoun de part et d'autre du Détroit de Singapour. Deschamps de Pas est bien loin de cela. Mais sa *Notice*, bien moins anodine qu'on pouvait le penser en la découvrant.

Je termine en profitant de cette révélation « javanaise » pour imaginer un échange potentiel à deux voix, tenant grand ouvert le tiroir aux mystères, d'autant plus que le *maksud* peut même se lire, selon l'intonation par exemple, aussi bien par « mais que me dites-vous là ! ») que « laisse-moi le temps de t'aimer » (il suffit alors d'inverser les quatrains)... Et tout autre nuance incluse...

ELLE (s'interrogeant):
*D'où proviennent les inondations
s'il ne pleut pas en amont?
D'où provient l'amour
si l'on ne se connaît pas auparavant?*

LUI (passionné):
*D'où s'en vient donc la sangsue ?
De la rizière, elle descend au canal.
Et l'amour, d'où s'en vient-il donc ?
Des yeux, il descend jusqu'au coeur.*

Illustrations : Sarawak : un Kenyah récolte la sève vénéneuse d'un tronc d'*upas* (*Antiaris toxicaria*). Crédit: [Wellcome Collection](#). [CC BY](#) ; *Rafflesia Arnoldi* Robert Brown. Crédit : The British Library (Domaine public) ; Ronggeng vers 1865-1869. Crédit : Rijksmuseum collectie: [Indische albums](#) (Domaine public).

Annexe: Texte original

(148)

ils ont des ragoûts qu'ils appellent *caris*, dont le curcuma et le piment font le principal assaisonnement. Ils aiment différentes espèces de friandises accommodées au sucre, qu'ils appellent *quéqué*. Tous ces mets en général ne flattent pas un palais européen; mais on en trouve qui s'en accommodent: j'ai vu des Hollandais qui préféreroient la cuisine javanaise à celle de leur pays, et qui s'en trouvoient bien (1).

Les habitations de ce peuple sont aussi simples que sa manière de vivre: ils construisent leurs maisons de bambou, espèce de roseau dont la tige est creuse et ligneuse; ils les couvrent avec les feuilles de palmiers ou avec du chaume: ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties; la première, où se fait le ménage; et la seconde, où se retire la famille pour se coucher. Cette manière de bâtir, et la négligence avec laquelle ils traitent le feu, les exposent souvent à voir leurs habitations la proie des flammes; mais, dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Je passois un jour, dans l'après-midi, par un village qui avoit été brûlé dans la nuit

(1) M. Peron, dans un Mémoire particulier, a prouvé que, dans les climats tropiques, l'usage de mâcher des astringens et des épicerics étoit favorable à la santé. (*Note du Rédacteur*).

précédente; une partie du dommage étoit déjà réparée, et les habitans pouvoient espérer être de nouveau à l'abri pour la nuit prochaine. Il n'en est pas de même dans les villes du pays où le luxe exige des maisons plus commodes, quoique bâties des mêmes élémens; il en coûte beaucoup à les reconstruire, parce qu'on ne trouve pas les matériaux sur les lieux, et qu'il faut faire venir de loin le bambou nécessaire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierres, mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas; on y étouffe: aussi n'y demeurent-ils point pendant le jour; ils préfèrent des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément, et où le soleil ne sauroit pénétrer. Ces galeries, qu'ils appellent *pangon*, ne sont, à proprement parler, qu'un toit soutenu par des colonnes.

Les Javanais, comme la plupart des habitans des pays chauds, sont portés à l'indolence, tant par la température brûlante de leur climat que par la prodigieuse fécondité de leur sol: quelques jours de travail leur suffisent pour s'assurer d'une abondante moisson; le reste du temps se passe dans l'inaction ou dans les plaisirs. La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout le sexe est traité avec égard, et nullement en esclavage: les femmes, en général, sont sages, et le

sont sans contrainte ; l'usage leur accorde une liberté dont elles n'abusent pas.

Les femmes, à Java, se visitent entre elles, et passent les soirées à mâcher le bétel ou siri, et à raconter des histoires ou à chanter en s'accompagnant sur un tambour de basque. Les hommes sont exclus de ces assemblées, s'il y a des femmes étrangères ; mais les gens riches qui ont un grand nombre de concubines, passent une partie de leur temps parmi elles ; c'est sûrement dans ces lieux de délices que les premiers poètes malais furent inspirés ; leurs poésies ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie ; mais leur musique n'y répond pas, elle est monotone et traînante ; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent, ils ne connoissent que deux sortes de poèmes. Le récit, qu'ils appellent *tchérita*, est un mélange de fables et d'histoire, où l'on voit les Dieux et les Rois se disputer tour à tour l'empire de Java ; on y voit Brama lancer des montagnes, et Wisnon creuser des rivières. Ces *tchérita* se chantent ou bien sont mis en action par des acteurs ; c'est là le fond de toutes leurs comédies. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *pan-ton* ; ce sont de petits poèmes composés avec plus de goût ; on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses. En voici des exemples :

« *Aer di rawa*

» *Touwon di kali*

- » *Kairà tchinta*
- » *Dari mata*
- » *Touron di ati.* »

« L'amour passe des yeux au cœur comme
» l'eau des fontaines coule dans les rivières. »

- « *Darimana datan nia banier*
- » *Kalo tida oudian di olo*
- » *Darimana datan nia tchinta*
- » *Kalo tra canal dolo.* »

« L'amour qui naît le premier jour qu'on se
» voit, est comme les torrens qui se précipitent
» des montagnes sans qu'il y ait plu. »

Ils connoissent aussi l'apologue, et leurs fa-
bles ont toujours une moralité facile à saisir.
Nous allons en traduire une :

« Un jeune enfant voyant un tigre dévorer un
» agneau, lui disoit : Animal cruel, que t'a fait
» cette innocente bête pour la traiter de la sorte?
» — De la sorte? reprit le tigre : Ne manges-tu
» donc jamais de mouton? On condamne sou-
» vent dans les autres ce qu'on fait soi-même! »

Quoique les Javanais soient très-avides de
spectacle, la comédie est encore chez eux dans
sa première enfance; ce n'est, à proprement
parler, qu'une pantomime dont on lit en même
temps l'explication. Ils n'ont point de théâtre
particulier; une espèce d'angar, ouvert de tous
côtés, leur sert à cet usage; les spectateurs sont

rangés autour; et le lecteur, ou souffleur, armé d'un bâton, comme un maître d'orchestre, fait mouvoir tous les acteurs à leur tour, et lit la pièce. Il commence par une espèce de prologue, annonce les personnages qui vont entrer en scène et leur en donne le signal en frappant de son bâton; alors les acteurs, qui sont cachés derrière un rideau, s'avancent sur la scène: il continue de lire, et ceux-ci ne font que des gestes appropriés aux paroles qu'ils sont censés dire. Quand ils ont fini, il fait signe à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dénouement. Les acteurs sont richement habillés à la mode du pays, mais masqués; les jeunes gens, qui font les rôles de femmes, portent un masque blanc, quoique ce ne soit pas la couleur de celles du pays. Ces masques sont de bois, et assez bien sculptés; celui du bouffon a la bouche ouverte. Il paraîtra surprenant, sans doute, de trouver un rapport si frappant dans la manière de jouer la comédie des Javanais et celle des anciens qui ne paroissent que masqués sur la scène; mais ce rapport ne va pas au-delà, comme on en pourra juger par l'analyse d'une pièce que j'ai vu jouer à la cour du sultan de Java, à l'occasion d'une grande fête. Voici quel étoit le sujet:

La fille d'un roi de Java a épousé un prince de Baly, qui l'a répudiée quelque temps après, pour reprendre une de ses concubines. Cette

princesse délaissée arrive chez son père pour demander justice; celui-ci lui donne des troupes; elle se met à leur tête, et arrive chez son perfide époux au moment où il est couché avec sa rivale. Ici on voit les amans couchés sur le théâtre; les rideaux sont fermés, c'est tout ce que la décence du pays exige; mais, pour qu'on ne perde rien, le bouffon de la princesse, qui l'accompagne partout, entr'ouvre furtivement un coin des rideaux, et par des gestes très-lascifs instruit le public de tout ce qui se passe dans le lit: la princesse somme son époux de lui rendre sa place et de lui livrer sa rivale; mais celui-ci la refuse, appelle son monde, et, pendant que ses gens sont aux prises avec les Javanais, il enlève sa maîtresse: le combat s'engage; les deux époux sont à la tête de leurs troupes, ils se rencontrent dans la mêlée. La princesse, qui est invulnérable, ménage les jours de son mari; mais, forcée de céder au nombre, elle est prisonnière et renfermée dans le palais de son époux; là, elle reçoit la visite de ce parjure qui fait tout pour la fléchir; il lui offre même la moitié de ses États, et ne demande qu'à vivre en paix avec sa maîtresse; mais la fierté d'une princesse de Java ne peut s'abaisser jusqu'à fléchir devant une rivale. Elle refuse tout; et son mari ne pouvant s'en défaire autrement, la fait abandonner au gré des flots dans une pirogue. Elle est rencontrée

par des gens que son père envoyoit à son secours. Elle rentre en vainqueur dans les Etats de son mari , et lui offre encore la paix et sa main ; mais cet inconstant préfère la mort , il se poignarde ; et le diable , suivant l'usage , vient l'enlever pour terminer la pièce.

Cette pièce dura presque une nuit entière ; elle peint assez bien les mœurs du pays : c'est un préjugé assez général , que les rois et leurs enfans sont invulnérables. Je n'oserois pas même assurer qu'il n'y en ait pas qui le croient effectivement eux-mêmes , lorsqu'ils portent certains *cris* ou poignards qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ce genre de spectacle n'est réservé qu'aux gens assez riches pour avoir des acteurs à leurs gages ; mais on rencontre partout une autre espèce de comédie appelée *wayan coulet*. Les sujets sont les mêmes ; mais les pièces sont représentées par des figures découpées qu'on fait agir devant une lumière , comme dans ce que nous appelons *ombres chinoises*. Ces pièces , malgré leur longueur , sont si souvent répétées , que les enfans même en savent une partie par cœur. Une musique bruyante accompagne toujours ce spectacle pendant les entr'actes et pendant les combats qui y reviennent souvent. Cette musique est composée , en grande partie , d'instrumens qui ont quelque rapport avec le *psalterion* ; mais , au lieu de cordes , ce sont des

pièces de métal de différentes grandeurs, qu'on frappe avec un marteau ; ils ont en outre un violon ou basse à deux cordes et un tambour sur lequel on bat la mesure. Ce charivari musical se fait entendre à une demi-lieue.

Outre la grande comédie ou *wayan*, les Javanais connoissent encore un genre de farce, qu'on appelle *toping* ; elle est exécutée par des comédiens ambulans ; qui vont de marché en marché jouer pour de l'argent : une femme et deux hommes forment la troupe ; ils parlent, chantent et dansent alternativement. Ils n'ont point de sujets déterminés ; ils improvisent suivant les circonstances, et disent quelquefois des choses assez plaisantes ; ils sont aussi masqués lorsqu'ils jouent, et les femmes portent en outre une énorme perruque de laine noire, ornée de clinquant.

Parmi les amusemens usités dans le pays, il n'en est aucun qui soit d'un goût plus général que la danse appelée *tendack*. Sitôt que la nuit commence, on entend retentir partout le son bruyant de la musique ; le peuple en foule quitte ses maisons pour se rendre dans les places publiques où les danseuses se rassemblent. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instru-

mens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps ; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action ; les hommes, attirés par la voix de ces syrènes, viennent se mêler à leurs jeux ; la danse s'anime, la danseuse redouble de zèle ; le danseur veut l'imiter, mais il est bientôt obligé de quitter un exercice aussi violent : il va reprendre sa place parmi les spectateurs, après toutefois avoir payé le plaisir qu'il vient de prendre et embrassé sa danseuse. Quelque charme qu'ait ce spectacle pour un Javanais, ce n'est aux yeux d'un Européen qu'une suite de contorsions.

Les femmes qui se livrent à ce spectacle sont appelées *rouguen* ; ce sont les courtisanes du pays ; leur métier est généralement méprisé, et aucune honnête femme ne voudroit s'abaisser à danser même en particulier.

Le sultan a chez lui un autre genre de danseuses qu'on appelle *bédoïo* ; celles-ci dansent avec plus de grâce, forment des ballets réguliers : il paroît qu'elles ont quelques rapports avec les *bayaderes* de l'Inde. Peu de personnes ont eu l'occasion de voir ces danseuses, parce que le sultan et le gouverneur de Samarang ont seuls le droit d'en avoir. On pense bien que la gravité hollandaise empêche le gouverneur de jouir lui-même de ce droit ; mais son lieutenant,

ou le gouverneur javanais qui est sous ses ordres, a chez lui une troupe de *bédoio*, ce qu'il paroît regarder comme une des plus belles attributions de sa place.

Les pages du sultan, lorsqu'il paroît en public, exécutent devant lui une marche qu'on pourroit appeler *danse*; mais, hors de là, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme leurs autres voisins; et les hommes qu'on voit s'occuper de cet exercice à Batavia, dans les grandes fêtes, sont des étrangers, tels que les habitans de Macassar, de Baly et de Bima (1).

A l'exception du *tendack* et des *topings*, tous les autres spectacles n'appartiennent qu'aux chefs du pays: le peuple a aussi ses amusemens quand il peut s'arracher à son indolence naturelle qui le retient quelquefois des journées entières assis à fumer l'opium ou mâcher le bétel qu'on appelle *sixi* dans le pays; c'est la feuille d'une espèce de poivre qu'on mâche avec la noix d'arec et un peu de chaux; ce qui donne à la salive une couleur rouge, et à l'haleine une odeur qu'ils regardent comme agréable. Parmi les amusemens qui sont propres aux gens du

(1) Voyez la description de ces danses, par M. *Wurmb*, dans le *Voyage à la Cochinchine*, etc., par Barrow, traduit par *Malte-Brun*.